

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 85 (1958)
Heft: 2

Artikel: La dent... à Diot ! : (patois de la vallée de Delémont)
Autor: A.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-230769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

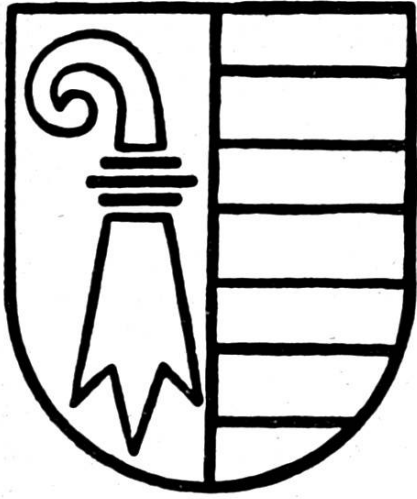
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pages jurassiennes

La dent... à Diot !

(Patois de la vallée de Delémont)

Dains ci temps li, è n'y èvaip'inco de dentistes comme è y'en é mitnaint, c'était in simpye particulie que trèyaie les dents aivô enne échpèce de ciaie, qu'en èpplaie in tchîn.

Çté qui vos veux dire s'péssaie en lè ferme di Yue-Galet, que se trove entre Devlie è peu Montavon. Le vâlat s'èpplaie Georges, mains en y'i diaie le Diot ; c'était in bon ôvrie, son patron l'ainmaie topient.

C'était in yundé l'maitîn, è v'niaie de frit les heutes que not Diot n'ètèp'inco déchendu po traire è peu dédjûnaie. Ma foi, son patron, le Djoset di Yue-Galet, monté les égrais po allaie l'révoiyie, pensaint qu'son vâlat èvaie faie lè nace le due-moenne â soit è peu qu'è rposaie sè tieute. Mains è feut tot écamî tiaint è voyyé son ôvrie qu'était sietaie chu lè rive de son yè è peu qu'pueraie !

— Yè, qu'â-ce que té, y'i d'maindé l'Djoset, que te n'vîmp traire è peu dédjûnaie, è lé djé frit les heutes, qu'â-ce què y'è que n'vèpe ?

— Çâ mè tschervôte de dent que r'faie, y n'sèrô maindgie ni trèvèillie âdjdeu, y aie trop mâ, y seus tot en fievre.

— Ce sâ dînche, écoute ço qui t'veux dire : — moi y n'sèrô voirdaie in ôvrie que n'sèrait maindgie ni trèvèillie, ou bîn t'adré faire è traire ç'te dent, ou bîn te fottré ton camp feu d'ci. Y taies djé dit cobîn de côs d'allaie lè faire è traire pè l'gros l'hussie è Montavon, è lé un d'cés tschîns, çâ lu qu'les traie en tos ces d'lè réégion. Te y'adrés ç'te vâprès, è peu ç'te maitnaie t'adré tiuere des roertes en lè cheffrie, è y'è d'lè belle mainière, t'en veux trouvaie des belles.

En effet, tiaint è feut médé, voici que not Diot r'venié èvô enne grosse tchairdge de roertes. Le patron y'i dié : çâ des belles, bot'les moyie dains l'beuné è peu vîn nonnaie !

— Y vôs aie djé dit qu'in sèrô maindgie, y n'veux ran di tot.

— Eh bîn, t'adré tot content è Montavon faire è traire ç'te dent, ou bîn te t'en adré.

— Y n'veup'allaie tchie l'Gros l'hussie, è n'yé ran è faire, è faie trop mâ, è l'en é traie enne à Gros lè Mârthe è yé troes j'ans, y y'i faie inco mâ mitnaint !

— Te n'é quîn gros pavrou, vîn voit qu'y t'lè veux enyevaie, te n'yi veux ran sentre.

— Vô crète, y'è comment vlè vo faire ?

— Vîn voit qu'y t'veux échpliquaie : te poirré c'te tieutirie d'felè, è peu t'ètèchré ci bout li en tè dent, que brâle djé comme enne coue d'vaitche, è peu moi y veux étèchie l'âtre bout en lè tècyatte dlè poerte. Y veux m'pièci drie toi, è peu tiaint y diraie : un, dou, troe ; è troe, te bousse lè poerte in bon cô è peu tè dent veut sâtaie feu que te n'yi veux ran sentre.

— Vos crètes ? y'i réponjé l'Diot.

— Çâ bîn chûr qu'y l'crèts, nos lés ains èdé dînche enyevaie tchie no, è peu çâ èdé bîn allaie.

— Eh bîn vos v'lan éprouvaie y'i dié l'Diot, y'n sèrô pu t'ni.

Le Djoset étetché donc in bout d'lè ficelle en lè tècyatte, é peu l'vâlat étetché l'âtre bout en sè dent.

Tiaint ce feut faie, le patron se piécé drie l'Diot en commaindain : un, dou, troe. Le vâlat boussé lè poerte in bon cô, di temps qu'on patron y'enfonçaie enne épindgne dains l'derrie :

— Te vois, lè voili qu'â feu tè tchervôte de dent, è peu, t'aiye faie mâ, gros tôs-saint qu'té ?

— Péèp'taint, réponjé l'vâlat en botaint enne main chu sè goerdge è peu l'âtre en son derrie, tot d'meinme, y n'èrô d'jemais crèyu qu'lés raicennes des dents allin djeinqu'â tiu !

TRADUCTION

Dans ce temps-là, il n'y avait pas encore de dentistes comme il y en a maintenant, c'était un simple particulier qui arrachait les dents avec une espèce de clé, qu'on appelait un chien.

Celle que je veux vous conter se passait à la ferme du Lieu'Galet, qui se trouve entre Develier et Montavon. Le domestique s'appelait Georges, mais on lui disait « Le Diot » ; c'était un bon ouvrier, son patron l'aimait beaucoup.

C'était un lundi matin, il avait déjà frappé huit heures que notre Diot n'était pas encore descendu pour traire et déjeuner. Ma foi, son patron, le Djoset du Lieu'Galet, monta les escaliers pour aller le réveiller, pensant que son domestique avait fait la noce le dimanche soir et qu'il posait sa cuite. Mais il fut tout étonné quand il vit son ouvrier qui était assis sur le bord de son lit et qui pleurait !

— Eh ! qu'est-ce que tu as, lui demanda le Djoset, que tu ne viens pas traire et déjeuner, alors qu'il a déjà frappé huit heures ; qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

— C'est ma tonnerre de dent qui refait, je ne peux pas manger ni travailler aujourd'hui, j'ai trop mal, je suis tout en fièvre.

— Si c'est comme ça, écoute ce que je veux te dire : Moi, je ne peux pas garder un ouvrier qui ne peut pas manger ni travailler, ou bien tu iras faire arracher cette dent, ou bien tu foutras ton camp hors d'ici. Je t'ai déjà dit combien de fois d'aller faire arracher cette

dent par le gros huissier, à Montavon ; il a un de ces chiens, c'est lui qui les arrache à tous ceux de la région. Tu y iras cet après-midi, et puis, cette matinée, tu iras chercher des liens à la chèfferie, tu en trouveras des tous beaux.

En effet, quand il fut midi, voici que notre Diot revint avec une grosse charge de liens. Le patron lui dit : « Ce sont des beaux, mets-les dans l'auge et ensuite viens dîner.

— Je vous ai déjà dit que je ne peux pas manger, je ne veux rien du tout.

— Eh bien, tu iras tout de suite à Montavon faire arracher cette dent, ou bien tu t'en iras.

— Je ne veux pas aller chez le gros huissier, il n'y a rien à faire, il fait trop mal ; il en a arraché une au gros à la Marthe il y a trois ans, et il la sent encore maintenant.

— Tu n'es qu'un gros peureux, viens-voir que je veux te l'enlever, tu n'y sentiras rien.

— Vous croyez, et comment voulez-vous faire ?

— Viens-voir, que je veux t'expliquer : tu prendras cette aiguillée de fil, et tu attacheras ce bout-là à ta dent qui branle déjà comme une queue de vache, et moi, je veux attacher l'autre bout à la poignée de la porte. Je veux me placer derrière toi, et quand je dirai : un, deux, trois, à trois tu pousses la porte un bon coup et ta dent va sauter dehors que tu n'y sentiras rien du tout.

— Vous croyez ? lui répondit le Diot.

— C'est bien sûr que je le crois, nous les avons toujours arrachées comme ça chez nous, et c'est toujours bien allé.

— Eh bien, nous voulons essayer, lui dit le Diot, je ne peux plus tenir.

Le Djoset attacha donc un bout de la ficelle à la poignée de la porte et le domestique attachait l'autre bout à sa dent.

Quand ce fut fait, le patron se plaça derrière le Diot en commandant : un deux trois ! Le domestique poussa la porte un bon coup, pendant que son patron lui enfonçait une épingle dans le derrière.

— Tu vois, voilà qu'elle est dehors, ta tonnerre de dent, et puis, t'ai-je fait mal, gros bêta que tu es ?

— Pas même tant, répondit le domestique en portant une main sur sa bouche et l'autre à son derrière, quand même, je n'aurais jamais cru que les racines des dents allaient jusque-là !